FRC.1.215 a
Case
FRC
13734

TROISIEME SUITE
AU MÉMOIRE
A
L'ASSEMBLÉE NATIONALE
LÉGISLATIVE,

Sur l'importance de maintenir les loix qui organisent le Culte catholique en France ;

OU

Yves AUDREIN *à ses Commettans, pour les prémunir contre les erreurs avancées dans la Tribune de la Convention Nationale, par Jacob* DUPONT.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la Nature, sement dans le cœur des hommes de désolantes doctrines. . .
J. J. ROUSSEAU, *Emile, Liv. IV.*

Tenez votre ame en état de desirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais. *Le même.*

ENCORE une fois le scandale va désoler vos campagnes ! Bon peuple, rassurez vous ; il n'est point au pouvoir des impies de vous enlever la plus précieuse de vos propriétés. Votre religion

A

THE NEWBERRY
LIBRARY

eſt à vous ; vous la voulez, vous l'aurez. La convention nationale connoît ſes devoirs ; elle ſaura bien, en dépit du blaſphême, reſpecter votre vœu.

J'avois donc raiſon de dire qu'on en vouloit plus encore à la religion elle-même qu'au traitement de ſes miniſtres. J'avois raiſon de dire qu'il exiſtoit réellement un conciliabule déterminé à tenter par toute ſorte de moyens d'exterminer la religion, toute eſpece de religion dans la république françoiſe.

La motion de Manuel, loin d'atteſter aucun délire, comme quelques-uns l'avoient penſé, n'étoit au contraire qu'un eſſai profondément combiné, que beaucoup d'autres dans la ſuite devoient rappeller du néant où elle ſembloit tombée. Cependant la perfide propoſition de Cambon avoit valu une déclaration bien importante au culte catholique. Cette déclaration a bientôt porté à ſon comble le déſeſpoir de nos philoſophes ; & la plus groſſiere impudeur vient de vomir les plus dégoûtans blaſphêmes.

Du moins Cambon laiſſoit aux croyans le droit de payer leurs prêtres ; & à force de s'appitoyer ſur le ſort du peuple, il échappoit preſque à l'indignation publique. Jacob Dupont a cru toute précaution indigne de lui. Dans ſon enthouſiaſme

vraiment philoſophique, il ne veut ! bon peuple le croirez vous & pourrez-vous l'entendre ſans frémir ! *il ne veut ni Dieu ni prêtres.* La nature ſeule & la raiſon, voilà ſes divinités. Les autels de la patrie, voilà les ſeuls qu'il conſent d'encenſer.... Jacob Dupont ! lis, ſi tu l'oſes, ces quatre vers de ton maître, & rougis à jamais d'avoir ſcandaliſé ton pays !

» La nature eſt muette, on l'interroge en vain :
» On a beſoin d'un Dieu qui parle au genre-humain.
» Il n'appartient qu'à lui d'expliquer ſon ouvrage,
» De conſoler le foible & d'éclairer le ſage.

VOLTAIRE.

Durand de Maillane, dans ſon opinion ſur les écoles primaires, avoit oſé dire que la religion ſervoit à conſolider la morale ; qu'il ne croyoit pas que pour devenir libre il fallût ceſſer d'être chrétien. Le philoſophe a épuiſé ſur lui la coupe de ſa colere. Danton en s'expliquant ſur les troubles du département d'Eure & Loire, avoit eu l'air d'improuver ces hommes qui veulent toujours prêter au peuple leurs idées philoſophiques ; Danton auſſi mérite le reſſentiment de notre philoſophe ; il réprouve ſa politique. La liberté des opinions religieuſes, ce dogme ſacré, ce droit impreſcriptible, tout cela, au jugement de Jacob Dupont, n'eſt qu'illuſion, que pure chimere. Il faut que nos opinions religieuſes, il faut que nos

rapports avec la divinité, il faut que tous ces funeſtes préjugés ſoient corrigés, détruits, anéantis; & corrigés, détruits, anéantis, avant le premier janvier 1793, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de 17 jours pour tout délai; ou plus de bonheur pour la France: c'eſt l'opinion de Jacob Dupont... Ne ſouillons pas notre plume par le détail de tant d'horreurs, c'eſt déjà trop parler de ces miſérables athées; ils pourroient croire que nous mettons quelque prix à leur orgueilleuſe extravagance. Que dis-je! remercions-les de nous avoir révélé les horribles ſecrets de leur abominable ſyſtême; car ſans doute le peuple ſouverain, à cette grande époque où il jugera ſa conſtitution, ſe fera préſenter le livre où ſont inſcrits leurs attentats; & dès ce moment il rendra à la religion tout l'éclat qui lui appartient, & les méchans qui l'auront outragée, il les fera rentrer dans le néant d'où ils n'auroient jamais dû ſortir.

Je ſuis loin de penſer, bon peuple de nos cités, vénérables habitans de nos campagnes, je ſuis loin de penſer que jamais de tels blaſphémateurs puiſſent ſe flatter un inſtant d'obtenir votre confiance. Vous connoiſſez trop le prix de votre religion! vous avez trop beſoin de ſes conſolations! Cependant comme le nom de philoſophe pourroit avoir quelque choſe d'impoſant pour ceux qui ne

ſavent pas encore que ce mot déſormais n'eſt plus qu'une groſſe injure, tant on l'a proſtitué, la prudence veut que vous trouviez tout prêt l'antidote, ſi jamais ces miſſionnaires du menſonge avoient l'audace d'aller verſer ſur vos paiſibles demeures leurs poiſons homicides.

Le premier piége & le plus dangereux qu'ils tendroient à votre crédulité, ce ſeroit de jurer que c'eſt au nom de la philoſophie qu'ils vous parlent; que c'eſt la paix qu'ils vous prêchent; que c'eſt le bonheur qu'ils vous apportent. La philoſophie! elle eſt ſimple comme la nature, elle eſt douce comme l'humanité, elle eſt vraie comme l'éternel lui-même dont elle émane. La philoſophie, cette ſcience qui apprend à l'homme à être vertueux! ah! c'eſt vous, bon peuple, qui la pratiquez, car vous aimez la ſageſſe. Pour eux, jamais ils n'en connurent que le nom. Elle repouſſe l'homme pervers. Elle abhorre le cœur impur.

C'eſt donc à cette philoſophie que la nature vous a départie, c'eſt à votre droite raiſon que le crime n'a pas corrompue, que je préſente ces tranchantes déciſions, puiſées dans les ouvrages de nos plus célebres écrivains. Ils oſent, ces méchans, ſe couvrir du manteau de la philoſophie, il faut les confondre par le ſolemnel jugement de grands philoſophes.

Selon eux, la religion eſt funeſte à l'homme, elle nourrit ſes erreurs ; il faut l'abolir comme la royauté.

Répondez. Eh ! Rouſſeau, votre grand oracle, Rouſſeau ce fameux légiſlateur, ne nous aſſure-t-il pas que la philoſophie par les principes ne peut faire aucun bien que la religion ne faſſe encore mieux, & que la religion en fait beaucoup, que la philoſophie ne peut faire ? Rouſſeau ne dit-il pas : Que d'œuvres de miſéricorde ſont l'ouvrage de l'évangile ! Rouſſeau ne dit-il pas : Que de reſtitutions, de réparations la confeſſion ne fait-elle pas faire chez les catholiques ! Rouſſeau, encore une fois, entre mille autres témoignages glorieux à la religion, ne proteſte-t-il pas que nos gouvernemens modernes doivent *inconteſtablement* au chriſtianiſme leur plus ſolide autorité & leurs révolutions moins fréquentes !

La religion, diſent-ils, trompe la terre avec les eſpérances du ciel ; elle tourmente la vie préſente, ſous prétexte d'aſſurer la vie future... Oppoſez-leur Monteſquieu ; il ſoutient, ce grand homme, que la religion qui ſemble n'avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, fait encore le bonheur & la ſûreté de celle-ci.

S'ils cherchent à vous perſuader que la religion contrarie les loix de la ſociété, qu'elle entrave la

marche du gouvernement politique, faites parler d'Alembert. Il s'exprime ainſi dans l'une de ſes lettres à l'impératrice de Ruſſie : Il eſt un lien *plus puiſſant que tous les autres*, auquel l'Europe entiere doit aujourd'hui l'eſpece de ſociété qui s'eſt perpétuée entre ſes membres ; ce lien, c'eſt le chriſtianiſme.

Faut-il qu'une grande autorité vienne anéantir de menſongeres prétentions ? Dites que Bayle lui-même, qui a tant ſervi l'incrédulité, a cependant été juſqu'à convenir que l'homme a eu beſoin d'une lumiere révélée, qui ſuppléât aux défauts de la lumiere philoſophique.

Voulez-vous d'un ſeul mot les réduire à leur juſte valeur, tous ces pitoyables détracteurs de la divinité ? écriez-vous avec Rouſſeau, qu'il n'y a pas un ſeul philoſophe qui venant à trouver le vrai & le faux, ne préférât le menſonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Ecriez-vous : Quel eſt le philoſophe qui, pour ſa gloire, ne tromperoit pas le genre-humain !

Ainſi parloit Rouſſeau. Et de quels hommes ! de ces génies du premier ordre qui avoient rempli l'Europe du bruit de leur nom, des Voltaire, des Diderot, &c. Qu'auroit-il donc dit, s'il eut eu à juger ces ſophiſtes en ſous-ordre, qui preſque tous n'ont d'autre talent que l'art de mettre à profit les

plus viles passions ; d'autres moyens que la folie de l'inexpérience ou l'habitude de la séduction ; ces enthousiastes prôneurs d'athéisme , pour qui l'honneur & la décence ne sont plus rien , dès qu'ils peuvent penser qu'à force de se montrer impies, ils pourront paroître avoir quelqu'esprit ; ces petits Eroſtrates (1) en un mot , qui ne sachant plus de quoi faire trafic , sacrifieroient pour un moment de célébrité personnelle, un siecle entier

(1) On sait qu'Eroſtrate pour faire parler de lui , fit brûler le fameux temple d'Ephèse.

Je suis vraiment fâché de le dire ; & j'aurois volontiers pardonné à mon concitoyen Quinio , d'avoir fait la guerre aux cloches , & dit de tems en tems quelques petites gentillesses philosophiques en matiere de religion ; mais je fus révolté , je l'avoue , en l'entendant crier à tue-tête , dans son opinion sur l'instruction publique , que Jacob Dupont avoit parcouru un espace immense , tandis qu'il est de toute notoriété qu'à chaque pas il donnoit du nez en terre. Quel ne fut pas mon étonnement en voyant le jeune Ducos s'agiter en tout sens pour enchérir encore sur son collegue! Je suis cependant loin de dire de l'un ni de l'autre que ce soit-là le coup de pied de l'âne. D'abord , parce que je rends justice à leurs talens : en second lieu , parce qu'on ne manqueroit pas de me dire que je crois donc la religion perdue ; & je pense au contraire avec le chancelier Bacon , que si un peu de philosophie conduit à l'athéisme , beaucoup de philosophie ramene à la religion. Certes , on ne niera pas que ces Messieurs n'en ait montré ces jours-ci une bonne dose.

de bonheur public ? Et ſi l'indignation de Rouſſeau eut été portée à ſon comble, en voyant ces ſinges-philoſophes, de quel profond mépris n'auroit-il pas auſſi accablé leurs applaudiſſeurs ?

Il eſt une autre claſſe d'hommes plus dangereux peut-être parce qu'ils ſont plus modérés. Chez ceux-ci c'eſt plutôt ignorance de nos principes qu'un deſir arrêté de les proſcrire. Ils veulent une nouvelle morale, parce qu'ils ne connoiſſent point l'évangile. Ils ſont injuſtes par erreur. Ils ſont impies ſans dériſion.

Oui, bon peuple, c'eſt avec ce grand moyen qu'on ſe flatte de vous guérir de vos préjugés. Vous céderez, dit-on, à des inſtructions mieux concertées. Plus de lumieres feront tomber le bandeau qui vous cachoit vos erreurs.... Chaque fois que j'entends prononcer ces paroles, je ſuis tenté de demander : Qu'eſt-ce donc que ces nouvelles lumieres ? Qu'eſt-ce que cette morale qui doit tout mûrir ? Quels ſeront ces officiers de morale qui rappelleront ſi bien les peuples à la vérité ? Ici, je l'avoue, un ſentiment pénible vient reſſerrer mon ame, & une foule de déſolantes penſées s'emparent de mon eſprit.

Bon peuple ! attendez-vous donc à voir mettre encore à l'épreuve votre antique croyance. Un nouvel évangile ſe travaille pour vous dans les at-

teliers de la philosophie. Trop heureux si l'on conserve quelque portion de son domaine à l'ancien Dieu de vos peres !... Mais je crois vous entendre me reprocher ma foiblesse, & condamner mes défiances. Je crois vous voir, dans l'ardeur d'un zele pur, vous saisir de l'évangile, & vous écrier à vos nouveaux maîtres : » La voilà, cette vraie morale qui commande toutes les vertus, & qui donne la force de les pratiquer toutes ; qui nous attache les uns aux autres en nous apprenant que nous sommes tous freres ; qui nous éclaire sur nos devoirs, qui nous soutient dans nos travaux. Si l'infortune, si la calomnie, si l'iniquité veulent fondre sur nos chaumieres, & se partager le barbare plaisir de nous écraser, elle entre avec elles pour nous consoler. Si la fougue de nos propres passions vient troubler notre paix, & entreprend de nous avilir, elle parle à nos cœurs, & nous travaillons à les surmonter. L'honneur & la probité, la concorde & la sensibilité, tout ce qui est juste, tout ce qui est honnête, relevé par un motif sublime, consacré par un principe éternel, ce sont là les leçons qu'elle donne à notre ignorance, les obligations qu'elle impose à notre courage. Oui, nous le protestons devant le ciel & la terre ; toutes les fois que nous l'avons écouté, cet adorable évangile, toujours nous sommes demeurés atta-

chés à nos devoirs, inébranlables dans nos réſolutions : toujours bons peres, fideles époux, citoyens patriotes, amis généreux, ſoumis à la loi, exacts à payer nos contributions, partiſans chauds de la liberté ; pleins d'horreur pour la tyrannie. L'évangile eſt pour nous un tréſor toujours ouvert où nous puiſons tous les biens. Nous ne ſommes malheureux que lorſque nous venons à l'abandonner... Philoſophes ! auriez-vous un meilleur moyen à nous préſenter ? une morale qui s'adaptât plus à nos beſoins ; qui deſcendît mieux juſqu'à nos chaumieres ; qui aſſurât à l'homme de bien une récompenſe plus certaine, à l'homme malheureux des conſolations plus ſolides ; qui ſuppléât à l'impuiſſance des loix avec autant d'avantage ; qui remplaçât avec moins de faſte tout ce que laiſſe néceſſairement de vuide ou d'imparfait dans l'ordre civil & politique le meilleur gouvernement & la plus ſage adminiſtration ? La philoſophie voudroit-elle le diſputer à l'évangile ? »

Bon peuple ! quoique les philoſophes que nous citons ſe ſoient ſouvent démentis ; quoique Rouſſeau lui-même ſoit une preuve frappante des contradictions où peut tomber, juſqu'au génie le plus profond, lorſqu'il perd de vue qu'il doit avoir un appui ; cependant les témoignages que leur a quelquefois arrachés, la force de l'évidence, en

faveur de la vérité, ces momens d'une haute sageſſe échappés à leur orgueil peuvent ſervir à combattre utilement les hommes de mauvaiſe foi qui ſe prévalent de leurs égaremens pour excuſer leurs propres paſſions. Il eſt bon de faire remarquer que même l'incrédulité la plus déterminée ſe trahit encore quelquefois malgré toutes ſes précautions. C'eſt dans cet eſprit que j'inſere ici ce tableau de Rouſſeau, qui répond à tout & qu'on voit toujours avec un nouvel intérêt... Je vous avoue, dit ce philoſophe (1), » que la majeſté des écritures » m'étonne, la ſainteté de l'évangile parle à mon » cœur. Voyez les livres des philoſophes avec toute » leur pompe; qu'ils ſont petits près de celui-là! » Se peut-il qu'un livre à la fois ſi ſublime & ſi ſim- » ple, ſoit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que » celui dont il fait l'hiſtoire, ne ſoit qu'un homme » lui-même? Eſt-ce-là le ton d'un enthouſiaſte ou » d'un ambitieux ſectaire? Quelle douceur, quelle » pureté dans ſes mœurs! Quelle grace touchante » dans ſes inſtructions! Quelle élévation dans ſes » maximes! Quelle profonde ſageſſe dans ſes diſ- » cours! Quelle préſence d'eſprit, quelle fineſſe & » quelle juſteſſe dans ſes réponſes! Quel empire » ſur ſes paſſions! Où eſt l'homme, où eſt le ſage

(1) Emile, liv. IV.

» qui fait agir, souffrir & mourir sans foiblesse &
» sans ostentation. Quand Platon peint son juste
» imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime,
» & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait
» pour trait Jesus-Christ : la ressemblance est si frap-
» pante, que tous les peres l'ont sentie & qu'il n'est
» pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel
» aveuglement ne faut-il point avoir pour oser
» comparer Socrate à Jesus-Christ !... La mort de So-
» crate philosophant tranquillement avec ses amis,
» est la plus douce qu'on puisse desirer ; celle de
» Jesus expirant dans les tourmens, injurié, raillé,
» maudit de tout un peuple, est la plus horrible
» qu'on puisse craindre. Socrate prenant la coupe
» empoisonnée, bénit celui qui la lui présente &
» qui pleure. Jesus au milieu d'un supplice affreux,
» prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie
» & la mort de Socrate sont d'un sage, la vie &
» la mort de Jesus sont d'un Dieu. »

Frappés, consternés à la vue d'un témoignage que doit rendre si important la célébrité de son auteur, qu'ils cessent donc, nos prétendus philosophes, qu'ils cessent de faire entendre ces blasphémantes motions, qui, comme autant de tisons ardens, vont allumer par-tout le feu de la sédition & former ces terribles embrasemens, qui, tôt ou tard finissent par dévorer la félicité des

peuples. Ils se vantent d'être bons citoyens ; qu'ils aiment donc la paix, qu'ils laissent à chacun ses opinions, & nous croirons à leur civisme. Ils prétendent à la gloire d'éclairer leurs semblables. Eh ! de quel droit exigent-ils que nous préférions leurs jeunes pensées à ces antiques autorités qu'ont jugées dignes de leur vénération, les plus grands hommes de tous les siecles & les vrais sages de toutes les nations ? N'est-il pas évident qu'une morale sans religion est un foible moyen ? N'est-il pas évident qu'une religion sans mysteres est une absurdité ? N'est il pas évident que c'est abuser de ses connoissances & insulter à la raison elle-même, que de soutenir qu'elle n'a jamais eu besoin d'appui ? Enfin n'est il pas évident que la nature, de quelque maniere qu'on l'envisage, est un grand & sublime livre, dont chaque feuillet porte en caractere ineffaçable le nom de l'être suprême ! Nos philosophes ne peuvent-ils sans se compromettre, reconnoître ces principes & rendre hommage à ces vérités ? Du moins doivent-ils permettre que nous, nous les servions, nous les chérissions puisqu'ils font notre bonheur. Nous plaindrons leur obstination, nous gémirons sur leur aveuglement, mais nous n'en vivrons pas moins en freres avec eux.

Et vous, bon peuple ! que nos philosophes disent

tant aimer, mais en qui ils ne voient qu'un inſtrument pour faire valoir leur orgueil ; voulez-vous les confondre tout à la fois & aſſurer le triomphe de la vérité ? Eh bien ! cette morale dont vous vantez avec raiſon la ſageſſe & la ſublimité, ſuivez-là de point en point & redoublez d'ardeur à proportion que les tems deviennent plus difficiles. Au lieu de vous contenter d'une liberté dont jouit le traître qui la maudit comme le bon citoyen qui l'a conquiſe, ambitionnez cette autre liberté qui aſſure à la patrie des vertus : ſoyez libres par le cœur. Cette égalité qui n'eſt pour l'égoïſte qu'un brillant menſonge, faites-en le principe de vos actions, la baſe de toutes vos vertus. Que deux ſublimes ſentimens compoſent également le fond de votre belle ame, l'amour de la religion & l'amour de la patrie : celle-ci qui vous comble d'avantages pour la vie préſente, celle-là qui vous promet des biens ineffables pour la vie future. Prouvez par un civiſme à toute épreuve votre dévouement à la loi de Dieu. Prouvez par une piété que rien ne puiſſe ébranler, votre zele ardent pour la choſe publique. Exercez toute bienfaiſance, honorez la fraternité. *Aimez votre prochain comme vous-même.* Ce peu de mots renferment plus de grandes choſes que toutes les leçons des philoſophes. En un mot faites le bien, évitez le

mal. Payez ce tribut à l'évangile. Oppoſez ce tableau de vos mœurs à la philoſophie ; & vous fermez pour jamais la bouche aux impies.

Repréſentans d'un grand peuple, peres de la république Françoiſe, quand un membre oublie aſſez tout ce qu'il doit à l'importance de ſa miſſion & à la dignité de l'aſſemblée dont il fait partie, pour ſe permettre de dangereuſe divagations contre le repos de l'empire, alors s'élever pour le combattre, c'eſt remplir un devoir ſacré, c'eſt bien mériter même de cette aſſemblée, dont la majeſté a été outragéé. Ce n'eſt pas celui qui crie de prendre garde à l'erreur, qui agite ; c'eſt celui qui la proclame, qui eſt l'agitateur. Quiconque dans l'homme, quel qu'il ſoit, voit ſon frere, & chérit ſon image, ne ſauroit être un fanatique. Là où eſt le fanatiſme, là eſt néceſſairement l'intolérance. J'ai donc pû, j'ai donc dû prévenir mes commettans contre les affreuſes aſſertions de Jacob Dupont ; & mes commettans, c'eſt tout le peuple François. On aura beau me menacer, même du courroux de certains hommes fameux (1) ; dans de ſem-

(1) On m'a dit que Marat s'étoit aviſé dernierement de m'indiquer au peuple comme ariſtocrate. Le pauvre homme ! il a donc perdu la tête. Je me rappelle très-fort que le 10 août je fus un de ceux qui habiterent le milieu même de la montagne. Je ne ſais ſi Marat eût voulu en certains momens

blables conjonctures, je ferai mon devoir!... Non, je ne souffrirai point que le scandale arrive seul dans la maison de mes freres ! Par-tout ma voix & mes larmes iront les arracher au mensonge ; & toute ma réponse à ceux qui menacent, sera ce vers de Racine :

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Législateurs ! chez les peuples anciens il étoit défendu par une loi de parler mal des dieux. A Rome Ciceron imposa silence à César, parce qu'il s'étoit permis des doutes sur l'existence d'une providence. A Athenes Protagoras, l'un des plus grands philosophes de son tems, fut chassé de la ville & banni de son territoire, pour avoir mis à la tête d'un ouvrage qu'il doutoit s'il y avoit des dieux. Ses livres furent brûlés publiquement & sa tête mise à prix. (1)

être à mes côtés ; mais ce dont je suis sûr, c'est que le peuple connoît bien ceux dont je parle, & que Marat, tout Marat qu'il est, n'en imposera sur ce point qu'aux sots.

(1) . . . *Itaque cum Protagoras, sophista maximus temporibus suis, posuisset in principio libri cujusdam, se dubitare an dii essent ; jussu Athenienſium exterminatus est ex urbe eorum atque agro, librique ejus combusti sunt in concione. Ferunt quoque talentum argenti fuisse propositum pramium ei qui illum occidisset.* Cicero de nat. n. 29. 63.

Légiſlateurs ! c'eſt bien aſſez qu'une fois vous ayez cru devoir à la liberté des opinions d'entendre préconiſer l'athéi me qui détruit toute vertu. Il ne faut pas que cette liberté dégénere en licence : vous tromperiez l'attente publique, vous ſeriez prévaricateurs. Il importe donc que déſormais votre averſion ſe manifeſte pour les ſyſtêmes impies : il importe, afin de ne laiſſer à la malveillance aucun eſpoir, que votre attachement aux antiques principes ſe prononce de plus en plus, & préſente, même aux plus ſoupçonneux, une raſſurante tranquillité. Le ſanctuaire de la légiſlation d'un grand peuple ne doit pas être une arene où de miſérables champions viennent ſe battre les flancs pour faire rire les ſpectateurs. On n'eſt plus dignes de faire des loix dès qu'on perd le nom de ſage. Légiſlateurs ! ſouvenez-vous que le ſénat de Rome mérita de paroître une aſſemblée de dieux. Soyons aſſez grands pour nous rappeller nous-mêmes à cette gravité, à cette dignité que nous ne pourrions perdre plus long-tems, ſans avilir notre caractere & ſcandaliſer l'Europe. Déja par un décret du 30 novembre, vous avez arrêté qu'il ſeroit fait une adreſſe au peuple, dans laquelle on expliqueroit *que la convention n'a jamais eu l'intention de le priver des miniſtres du culte que la conſtitution civile du clergé lui a donnés.* Le

cri de tout l'empire a sanctionné votre décret, & mille fois dans tous les temples a retenti un hommage de bénédictions. Peres de la patrie! ce sont toujours ces bénédictions du peuple qui forment le jugement de la postérité. Ah! qu'il passe, ce doux sentiment, dans vos belles ames, pour échauffer votre courage, pour éclairer votre justice, pour consolider votre sagesse; pour donner à vos travaux cette marche ferme, cette imposante régularité, enfin cet heureux accroissement, qui seul au sein des troubles qui lassent & des factions qui tuent, peut faire naître le calme & dissiper les soupçons, combler l'espérance des peuples & fixer bientôt sur des bases solides, avec l'intérêt de tous, le bonheur immuable de la république!

Se trouve chez LE CLERE, *Libraire, rue Saint-Martin, près celle aux Ours, N°.* 254.

De l'Imprim. de Cl. SIMON, Imprimeur de M. l'ÉVÊQUE Métropolitain de Paris, rue St.-Jacques, près St.-Yves, N°. 27. 1792.